

Langage ou communication ?

(Les arguments de Benveniste)

Stéphane Legrand



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4312>

DOI : 10.4000/labyrinthe.4312

ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2013

Pagination : 59-62

ISBN : 9782705688400

Référence électronique

Stéphane Legrand, « Langage ou communication ? », *Labyrinthe* [En ligne], 40 | 2013, mis en ligne le 01 mars 2015, consulté le 23 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4312> ; DOI : 10.4000/labyrinthe.4312

Langage ou communication ? (Les arguments de Benveniste)

Stéphane LEGRAND

Selon von Frisch, les abeilles ont un langage. Benveniste conteste cette thèse dans son article « Communication animale et langage humain ».

Pour Benveniste, les abeilles communiquent mais on ne peut pas parler d'un langage. Ses arguments sont intéressants : sa thèse de base est que parler de langage, au même sens que pour celui des humains, est erroné dans ce cas-là. Benveniste veut réintroduire cette rupture fondamentale entre animal et humain qu'on trouvait déjà chez Aristote – et qui chez Aristote aussi était axée sur l'aptitude au langage. Il le dit dès le début de son article : « Appliquée au monde animal, la notion de langage n'a cours que par un abus de terme. On sait qu'il a été impossible jusqu'ici d'établir que des animaux disposent, même sous une forme rudimentaire, d'un mode d'expression qui ait le caractère et les fonctions du langage humain. » C'est assez tranché, c'est assez clair. Il reste à argumenter.

Benveniste rend un hommage appuyé aux travaux et à l'ingéniosité expérimentale de Von Frisch, soulignant même qu'il s'agit de « la première fois que nous pouvons nous représenter le fonctionnement d'un "langage" animal »¹. Pour Benveniste, le fait qu'il y ait communication d'un message selon un code fixe et arbitraire ne permet pas pour autant de parler d'un véritable langage. Et la césure homme / animal doit donc être maintenue.

D'abord il relève les traits communs entre langage humain et danse des abeilles :

- 1) enregistrement de données complexes (position, distance, direction) ;
- 2) mémorisation (de la source jusqu'à la ruche) ;
- 3) transmission au moyen de signaux conventionnels consistant en « divers comportements somatiques » (regroupant la gestuelle des abeilles

1. É. Benveniste, « Communication animale et langage humain », *Problèmes de linguistique générale*, t. 1, Paris, Gallimard, « Tel », 1966 [1952], p. 56-62.

et le comportement phonatoire humain). Il y a donc une attitude *symbolique* chez l'abeille, au sens général du terme. Et même une aptitude à décomposer en signes un état de faits.

Après avoir repéré ces traits communs, Benveniste pointe une série de différences fondamentales – dont certaines sont très contestables.

1) Le message des abeilles consiste entièrement dans la danse, sans intervention d'un appareil vocal, alors qu'il n'y a pas de langage sans voix. » Point. C'est un argument absolument péremptoire. voire absurde. Il n'est pas du tout argumenté par la suite. Non seulement il est évidemment complètement tautologique, mais ça suppose que le langage des signes, celui des sourds-muets, ne serait pas un langage.

2) Il y aurait une limitation factuelle à la communication des abeilles tenant à ce que, puisqu'elle est gestuelle, elle ne peut pas s'effectuer dans l'obscurité. Contrairement au langage humain qui « ne souffre pas de cette limitation ». C'est bien sûr une variation sur le premier argument. Mais à ce compte, on pourrait remarquer que les abeilles sont capables de communiquer entre elles malgré la présence d'une source de bruit intense, contrairement au langage humain, et donc que le langage des abeilles ne présente pas cette limitation. Simplement, on choisirait là un autre critère, purement factuel, pour différencier le langage des abeilles et la communication humaine.

Pour le dire plus rigoureusement, il semble que Benveniste transforme, dans ces deux premiers arguments, de pures données factuelles en conditions d'essence du langage. Elles sont donc réversibles et peu pertinentes.

3) Plus significatif: les abeilles ne sont pas en mesure de dialoguer. Elles ne répondent pas à un message par un autre message, mais par une conduite. Ici, Benveniste a raison: « Nous parlons à d'autres qui parlent, telle est la réalité humaine. » La formule paraît juste, et assez belle. Nous parlons à partir d'autres paroles, sur des paroles, à des gens qui répondent par des paroles, et nos mots ne sont pas simplement traducteurs ou inducteurs d'actions. Ils se réfèrent à d'autres paroles ou induisent d'autres paroles. Autrement dit: le langage humain, contrairement à celui des abeilles, ne se définit pas dans son essence comme communication, mais déjà comme intercommunication. Ce qui définit notre langage, c'est que nous parlons sans doute moins en vue d'orienter une conduite qu'en vue de susciter une parole. Et symétriquement, nous ne parlons pas tant à partir d'une réalité qui demanderait à être signalée qu'à partir d'autres paroles, qui nous préexistent et dans une certaine mesure nous

Langage ou communication ?

surplombent. On a là effectivement quelque chose qui autorise Benveniste à fortement différencier la danse des abeilles et le langage humain.

4) La communication des abeilles porte nécessairement sur des données objectives, elle doit avoir pour un unique référent un état de fait du monde. Donc elle ne peut pas porter sur un message antérieur, ni sur le langage lui-même. Pour le dire techniquement, dans le langage de Jakobson, le langage des abeilles ne comporte pas de fonction métalinguistique. Cela se manifeste exemplairement dans le fait qu'une abeille ne peut pas relayer le message d'une autre. Autrement dit, si on sort un peu du texte de Benveniste, il nous dit que ce qui manque aux abeilles, c'est la faculté de *comprendre*. Ou encore : ce qui manque à la communication des abeilles, c'est la distinction du sens et du référent. Nous pouvons parler de choses qui n'ont pas de référent et dont nous sommes cependant en mesure de saisir la signification. Par exemple, Dieu : il n'existe pas et pourtant nous arrivons à saisir ce qu'on peut comprendre sous ce terme. Les abeilles ne sont pas capables de comprendre un message indépendamment de son référent objectif. Réciproquement, cela éclaire de manière intéressante ce que nous appelons « comprendre » dans notre grammaire conceptuelle, et qui se définit peut-être d'abord par une aptitude métalinguistique. Comprendre, c'est pouvoir répéter efficacement, pouvoir gloser.

5) Benveniste affirme que la communication des abeilles porte sur un référent unique, contrairement au langage humain qui, avec un stock fini de signifiants, est capable de signifier un nombre infini de choses. On peut proposer deux objections à cela. La première est proposée par le biologiste anglais Haldane, dans un article paru en 1954 dans la revue *Diogène*² : l'énoncé de Benveniste est infalsifiable. D'autre part von Frisch conteste cette idée du référent unique : il note qu'une abeille peut indiquer une ruche, et pas forcément une source de nourriture. Il est donc très étonnant que Benveniste écrive : « la conduite qui signifie le message des abeilles dénote un symbolisme particulier qui consiste en un décalque de la situation objective ». Il n'y aurait donc pas arbitraire du signe, mais mimétisme. Benveniste est ici essentiellement saussurien, mais il écrit une absurdité manifeste. On ne voit pas pourquoi une danse circulaire serait plus ou moins mimétique qu'une autre danse pour indiquer une distance. Sans compter les variantes dialectales qui existent

2. J. B. S. Haldane, « Rituel humain et communication animale », *Diogène*, 4, 1953, p. 77-93.

Labyrinthe, n° 40

chez les abeilles. Mais chez un penseur de la trempe de Benveniste, une telle absurdité indique bien l'importance de l'enjeu : établir cette brisure radicale entre l'ordre humain, celui de la véritable sociabilité et du véritable langage, et l'ordre animal.

6) Dernier argument : le langage des abeilles ne comporte pas la double-articulation, cet aspect du langage particulièrement étudié par le linguiste Martinet : articulation en morphèmes qui se composent dans une chaîne syntagmatique (des phrases) et articulation des mots en phonèmes. Est-ce vrai dans toutes les communications animales ? Il semblerait que ce ne soit pas certain si l'on se fie à Dominique Lestel³, qui évoque les tamarins et les capucins. À quoi s'ajoute l'observation que le langage des sourds-muets ne comporte pas de double-articulation, et que cette dernière ne saurait donc être considérée comme un critère décisif pour parler de langage.

3. Voir D. Lestel, « Langage et communications animales », *Langages*, 146, 2002, p. 91-100.